

# WIP

## LITTÉRATURE SANS FILTRE

**gabrielle  
deydier** p.9

**silvain gire** p.20

**marc ball** p.26

**nairi  
nahapetian** p.34

**sabrina  
kassa** p.45

**johann zarca** p.63

**emmanuelle  
favier** p.75

**anthony  
poiraudeau** p.88

**léonard  
vincent** p.95

**thomas  
ferrand** p.109

**bilguissa  
diallo** p.116

**caroline  
paré** p.124

**ilana  
navaro** p.133

**marina tomé** p.144

**velina  
minkoff** p.150

**ingrid  
thobois** p.158

**damien  
dutraït** p.165

**marie vindy** p.173

**fatima  
aït bounoua** p.182

revue  
n°1  
juin  
2017

KARTHALA

LITTÉRATURE  
SANS FILTRE

WIP

**WIP, Littérature sans filtre,  
ça se lit d'un trait,  
ça se picore aussi,  
texte par texte.  
Dix-neuf auteurs  
à apprivoiser  
et leurs mots en partage.  
C'est la nouvelle revue  
de création littéraire  
à retrouver deux fois par an.  
Une bouffée d'air à ne pas  
rater.**



KARTHALA



**NOUVELLE**  
texte intégral

Sabrina Kassa

# Lila box

WIP 39 & 46  
du 8 septembre et 15 décembre 2014



Les premiers signes de refroidissement sont apparus après le 11 septembre.

**P**remière salle, no one, lumière tamisée, chaleur tiède. Dans la pénombre, je poursuis mon chemin sans savoir où aller.

Deuxième salle, idem, des ombres furtives avancent en sens inverse, des regards brefs, sans élan. Dans la pièce centrale, celle où l'on se lave, la touffeur me retient de précipiter le mouvement. Une femme en gandoura retroussée à la taille nettoie le sol avec un jet d'eau. Je sautille d'un pied sur l'autre, indécise. La vieille lève les yeux vers moi, autant attendrie qu'exaspérée par ma maladresse et d'un geste vif de la main m'ordonne d'avancer.

Je repense à ma mère. Elle non plus n'aimait pas que je traîne dans ses pattes. Quand elle lessivait l'appartement, le dimanche matin, elle faisait de grands mouvements avec le haut du corps. Accroupie, les pieds vissés au sol, elle lançait la serpillière bien loin, à droite puis à gauche. Ça faisait splash-splash. C'était beau. Et elle transpirait avec tant de délectation que pour moi, elle faisait du sport, pas une corvée. « Dis, maman, je peux t'aider ? » Silence et toujours ce splash-splash de droite à gauche. « Dis maman, je peux prendre la serpillière...? » Rien, et puis elle finissait par lâcher : « Vas-y, *oukhti* (ça veut dire ma sœur), vas-y, j'ai presque fini. Au fait, tu sais ce que fait ton frère, va le voir s'il te plaît... »

Ma mère n'a jamais voulu que je rôde trop près d'elle, pour que je sois différente d'elle, que je sois libre et surtout pour que je ne sois « la bonniche de personne », pour reprendre ses mots. Pour le reste, c'était débrouille-toi et ne pose pas de questions. À moi, elle s'adressait rarement et la plupart du



Qu'ai-je fait de mon rêve ? Je voulais regarder, cesser d'être vue. Je n'ai réussi qu'à disparaître.

temps c'était pour prendre des nouvelles de mon frère ou de ma peste de sœur. Petite, l'idée me froissait. Pourquoi ne voulait-elle pas de moi près d'elle ? Mais je ne disais rien. Je me contentais de flâner dans mon lit en compagnie d'un livre, d'une BD ou d'une pomme à croquer.

Mais allez savoir pourquoi, aujourd'hui, j'ai envie de replonger dans ces vapeurs humides. Avoir une vie esseulée de bobeur\* dans une France flippée par les musulmans, à force, ça m'a tellement refroidie que j'ai peut-être juste besoin de retrouver de la chaleur quelque part. Les premiers signes de refroidissement sont apparus après le 11 septembre. Comme si l'effondrement des tours jumelles avait élevé des parois de glace autour de moi. Comme si Ben Laden, dansant avec son sabre, s'était interposé entre moi et mes interlocuteurs. Même des amis proches me posaient des questions qui suintaient la mise en demeure. J'étais soudain devenue experte en sourate de la vache, wahhabisme saoudien et tabligh intégriste. De gré ou de force, j'avais forcément quelque chose à dire sur mes lointains cousins d'Al Qaida.

Puis j'ai perdu mon boulot et la faille s'est agrandie. Oui, virée et comme une sale, comme par hasard quand je suis devenue moins sexy avec mes huit kilos en trop et mon tout nouveau diplôme de manager culturel. Mon corps a vacillé. Dieu ne m'était d'aucun secours et Pierre, mon mari, était de plus en plus fuyant. J'ai senti mon corps se glacer lentement. Et ma parole se perdre au loin.

Qu'ai-je fait de mon rêve ? Je voulais regarder, cesser d'être vue. Je n'ai réussi qu'à disparaître. Jeune, j'avais pourtant produit des images surprenantes de vérité, mais je les avais cachées en me disant que plus tard, j'en ferais de plus exceptionnelles. Ma joie n'était pas prête à s'exposer. Mais où donc est-elle passée ?

Je m'assois sur la pierre centrale. Elle est tiède et me réchauffe les fesses. C'est déjà ça. Je me dirige vers la pièce la plus chaude. Ici trois syndicalistes parlent de l'organisation du travail dans leur service, des avantages des uns et des week-ends des autres. Misère. Deux jolies Maghrébines, allongées comme si elles étaient à la plage, ne se disent rien. Une autre, plus grasse, les gestes lourds, va et vient avec des

---

\* Bobo et beur

seaux d'eau comme si elle comptait remplir une piscine. Trois mondes qui ne se regardent pas, ou à peine, alors que la pièce est toute petite. Soudain le jacassement des syndicalistes s'arrête, leur sourire se fige. Je tourne la tête.

Et là, ah oui !, le spectacle est étonnant. Dans l'angle droit de la pièce, juste à côté du bassin d'eau froide, une femme prie. Elle est recouverte d'une cotonnade blanche, ample et brillante, qui lui laisse comme seule ouverture le rond du visage, les yeux, le nez et la lèvre supérieure qui bouge par intermittence. Consciencieuse, elle récite sa prière à voix basse tout en gardant les yeux baissés. Silence de ténèbres. Tous les visages sont tournés vers ce cygne blanc qui, imperturbable, se lève, se plie, pose le front sur sa serviette de bain transformée en tapis de prière.

Une gamine déboule en criant « Viens maman, ici, il y a de l'eau » et jette à grand bruit son seau d'eau dans le bassin. Elle s'amuse, elle est drôle et son plaisir est généreux. Si l'eau n'était pas si glacée, j'en ferais autant. L'interlude joyeux change miraculeusement l'ambiance de la pièce. La prieuse, imperturbable, continue sa prière, mais les Maghrébines et les syndicalistes soudain reprennent vie. Elles se relèvent, ramassent leurs crèmes et foncent fissa vers la pièce tiède.

Prise soudain d'une grande lassitude, je vais moi aussi dans la pièce tiède m'allonger sur la grande pierre. Les yeux fermés, la respiration profonde, je fais place à mon vide intérieur. Rien, oualou, nada, mon cerveau ne m'envoie plus aucune image. Je nage dans une gélatine mentale sans couleur ni saveur.

— Dites, mademoiselle, c'est à vous cette crème gommante ? Je me redresse, étonnée.

— Ben oui, c'est à moi.

La jeune femme insiste avec un sourire forcé.

— Bon, alors, je peux en mettre un peu, j'ai oublié la mienne...

Je m'étonne de la regarder d'un air presque haineux. Ma crème, c'est de la Weleda, achetée par mon mari dans une parapharmacie chic du centre de Lyon, pour se faire pardonner quinze jours d'absence. Je ne peux pas non plus

lui refuser, ce serait trop mesquin. Alors je lui dis un petit « oui » à contrecœur et me rallonge d'un coup sec pour essayer d'échapper à cette sensation désagréable de n'être au fond qu'une bourgeoise radine et pas sympa.

Les yeux de nouveau au plafond, je fixe les gouttes d'eau qui se forment et glissent lentement le long des parois du dôme. Je sens de petites décharges électriques courir le long de mes bras. Enfin, je me détends. Des images défilent devant mes yeux. Je revois le visage de cet architecte, rencontré lors d'un shooting qui, pour passer un peu de temps au calme avec moi, m'emmena dans le grand cimetière qui surplombe la ville. Je n'y étais jamais allée, par peur des fantômes, peut-être de l'inconnu, par peur surtout d'être prise pour une femme facile. Mais le vin aidant, je l'avais laissé m'embrasser derrière les arbustes, au milieu des tombes. Un baiser très mouillé. Puis, rien, juste le silence. D'un battement de cils, je me relève. Je remarque alors ma voisine. Elle est toujours là, à côté de moi, et surtout elle a presque vidé mon tube Weleda. Elle s'est mis de la crème sur les jambes, les bras, le cou et elle s'en applique maintenant une belle couche sur le visage. On dirait une momie. Je la regarde, prête à lui faire une remarque désagréable sur son sang-gêne quand je réalise en la voyant désormais toute blanche, que j'ai devant moi celle qui vingt minutes plus tôt priait dans la pièce chaude. Je la fixe pour m'en assurer, puis, mes yeux balayent les environs à la recherche d'un indice. Je vois alors un petit sac en satin, joliment manufacturé, juste à côté de la voleuse de crème. Mon visage doit exprimer l'étonnement car d'elle-même, et en me regardant bien droit dans les yeux, elle me dit :

— Ça vient d'Indonésie ! C'est un ami qui me l'a offert. Tu sais, c'est très pratique, il y a mon voile de prière plié à l'intérieur et comme ça, je suis totalement autonome, je peux respecter scrupuleusement les heures de prière. Tu vois, c'est ma petite mosquée à moi, mon seul problème, c'est de bien m'orienter vers La Mecque... Je n'ai pas du tout le sens de l'orientation, je me trompe régulièrement, la *hchouma*<sup>\*</sup>, je te dis pas.

Je réponds un laconique « Ah bon ! » qui ne la décourage pas

---

\* La honte

de poursuivre son explication :

— Cet ami, Moustapha, je l'adore, j'ai fait les quatre cents coups avec lui, on est allé au festival des alternatives à Amiens et puis surtout, l'hiver dernier, on est allé manifester au Caire contre le blocus de Gaza. Cette année, inch'Allah, on ira en Palestine soutenir nos frères et sœurs en replantant des oliviers là-bas. Au Caire, tu aurais vu comment les flics nous ont tapé dessus, de vrais sauvages...

Elle fait une pause, songeuse, puis elle poursuit :

— Moustapha m'a tellement vue galérer à chercher des endroits calmes pour prier pendant nos périples qu'à Noël dernier, il m'a offert ça..., dit-elle en jetant un regard tendre sur le petit sac en satin blanc agrémenté d'une fine sangle verte.

Je la regarde éberluée. Sans m'en rendre compte, je lève les yeux au ciel à la recherche de la soucoupe volante qui l'a lâchée devant moi. J'ai bien, moi aussi, une fibre militante. Un temps, j'ai même participé à RESF. Mais aller se faire taper dessus par des flics pour défendre une cause, ça non ! La situation me paraît loufoque et pesante à la fois, je ne sais pas trop quoi lui dire. J'ai surtout envie d'abrégé, mais je n'ose pas la lourder, ma prieuse de hammam a tellement envie de se confier.

Avec un sourire collé aux lèvres, elle insiste :

— Dis, je vais prendre une douche, mais après je peux t'emprunter ton savon noir, j'adore cette marque, hein, *oukhti* ? Elle m'énerve celle-là, je ne suis pas sa sœur et ce n'est pas parce que j'ai une tête d'Arabe que je suis une bonne musulmane, merde à la fin, il coûte super cher ce savon ! Je le pense. Mais bien sûr, je ne lui dis rien. L'amatrice de crème Weleda a raison de m'aborder avec ses « *oukhti* », mon éducation maghrébine aussi minimaliste soit-elle m'empêche de lui refuser du savon noir.

— OK, vas-y, mais n'en mets pas trop, sinon ça donne des allergies. Je crois avoir trouvé un super bobard, en réalité je m'enfoncé.

— Ah bon, à toi, ça te fait des allergies ? Moi ça me fait rien du tout. Tu dois avoir la peau trop sensible ma pauvre...

— Si, si, je t'assure.

Je m'allonge et ferme les yeux pour oublier mon ridicule. La prieuse en profite pour devenir toute noire grâce à mon

savon dont elle se couvre, sans surprise, généreusement. Ni trop maigre, ni trop grasse, tout juste pulpeuse, je remarque alors qu'elle est vraiment jolie fille. Ses bras sont très musclés et ses jambes aussi. Un peu effrayée par l'incongruité de mon regard, je me tourne vers les autres femmes qui se lavent près de la fontaine. Elles sont en bikini pour la plupart, et beaucoup plus minces que moi. Même assises, leurs ventres restent tendus. Je regarde piteusement le mien. Il a toujours été rond et un peu mou.

Je me retourne alors vers mon inconnue qui saute sur l'occasion pour reprendre la discussion :

— Moi c'est Nadera, et toi ?

Comme j'ai envie d'échapper aux pensées moroses sur mes bourrelets et les années qui sans aucun doute vont les faire épaissir, je réponds : « Enchantée ! », tout en récupérant ma boîte de savon, parce que, les familiarités, ça suffit comme ça !

— Dis, je peux te poser une question... Pourquoi c'est si important pour toi de prier ? Hein, ça t'a pris comment ?

Mes questions sont brutales, je m'en rends compte en les formulant. Mais la réponse de Nadera m'étonne encore plus : elle éclate de rire. Et pas d'un petit rire, non, quelque chose de tonitruant qui fait se retourner vers nous toutes les affalées de la pièce. Je baisse la tête, le sourire flageolant.

— Tu veux savoir pourquoi je ris comme ça ? T'inquiète, ça me fait ça à chaque fois. Mais comme t'as été sympa avec moi, je vais te répondre dans le détail, pour que tu comprennes « comment ça m'a pris », comme tu dis.

Elle a commencé à prier gamine. Quand elle se sentait trop petite face à ses problèmes et qu'elle n'avait personne à qui parler, elle se mettait dans un coin et fermait les yeux pour se concentrer sur sa respiration. Comme ça la soulageait, elle a pris cette habitude, voilà tout.

— Bien, bien..., dis-je, perplexe, en me demandant pourquoi elle n'est pas restée à cette pratique discrète de la méditation. La prieuse aux aguets de la moindre réaction sur mon visage le comprend immédiatement et complète :

— Bon, et puis j'ai grandi comme ça, avec mes doutes et mes petits moments de bonheur. Je suis même devenue assez

forte. Je peux t'assurer que personne n'est jamais arrivé à me manipuler, ni à me faire aller sur un terrain obscur, si tu vois ce que je veux dire.

Grâce à son moral et à sa discipline, elle a toujours été bonne élève et très sportive. Au collège, un professeur passionné d'arts martiaux l'a remarquée et initiée au kung-fu, puis à une boxe chinoise dite paradoxale, où le combat porte tout autant sur son ennemi intérieur que sur son adversaire réel. Sa famille l'a laissée faire. Elle était très fière d'elle, Nadera gagnait beaucoup de compétitions. Son père se disait que les garçons ne viendraient pas embêter une fille si dangereuse. Et surtout, ça la faisait bien marrer Nadera d'imaginer que l'on puisse avoir peur d'elle, elle qui se sentait si effrayée par le regard des autres. Puis, elle a été déçue et de la pire façon. Son entraîneur, qu'elle considérait comme un second père et dont elle était secrètement amoureuse, l'a humiliée comme personne.

— Ça a été un drame pour moi, j'en ai pleuré, tu ne peux pas imaginer, j'ai le cœur serré rien que de t'en parler. C'était pour le championnat national, j'avais gagné haut la main tous les matchs de la saison et il n'y avait pas de doute, j'étais la meilleure du club. Eh bien figure-toi qu'il a préféré en sélectionner une autre parce qu'il ne voulait pas qu'une fille voilée représente la France. Si, si, c'est vrai, il me l'a même dit.

Pour calmer ses nerfs, elle plie sa serviette, la déplie, la replie encore. Soudain elle s'arrête et affiche un sourire énigmatique.

— Bon voilà, c'est comme ça, c'est Mektoub. Mais dis-moi, *oukhti*, tu as du ghassoul dans ta pochette, j'aimerais bien en mettre sur mes cheveux, ils sont tout secs, tu ne trouves pas ? Oh non, pas mon ghassoul ! Je suis à deux doigts de lui dire d'aller se faire voir ailleurs. Merde alors, elle met ses cheveux sous un voile, pourquoi donc faut-il qu'ils soient hydratés !

— Merci, c'est sympa, c'est rare les gens qui ne sont pas matérialistes aujourd'hui, enchaîne Nadera en ouvrant ma pochette d'Ali Baba. Tiens, c'est pas de la Weleda... Bah, tant pis, c'est pas grave.



Son père se disait que les garçons ne viendraient pas embêter une fille si dangereuse.

Elle est allée si vite qu'à moins de me fâcher, il est impossible d'arrêter le pillage de ma réserve de produits de beauté. Je capitule, c'est foutu, bye-bye. C'est clair maintenant, je suis trop moche et tellement chiante qu'il vaut mieux que je renonce tout de suite à l'idée de séduire les hommes. Elle n'a qu'à le prendre le ghassoul et même le reste si ça lui chante... Je tousse pour faire passer un chat coincé dans ma gorge et d'une voix mielleuse, je relance la conversation :

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas enlevé ton foulard. Ça t'aurait au moins permis de faire carrière, non ?

— Ben ça risquait pas ! me répond aussi sec Nadera.

À cette époque, elle portait un petit voile bleu pâle que son oncle lui avait rapporté du bled pour faire comme ses cousines... Pour elle, son voile n'avait pas beaucoup plus de sens. Mais quand son professeur lui a fait ce coup d'entourloupe, elle a décidé de porter un vrai hijab :

— Comme ça, je sais à quoi m'attendre. Si on ne veut pas de moi ici eh bien, je m'en fous, tous ces crétins ne m'auront pas ! Franchement, c'est quoi cette France qui a honte de nous montrer comme si on avait la lèpre...

Elle finit cette phrase en parlant très bas, le souvenir visiblement lui fait encore mal. Je lui pose maladroitement la main sur la cuisse pour la consoler. Ça me fait drôle de me retrouver à cette place. Le voile me met mal à l'aise depuis toujours. Comme la plupart des gens que je fréquente, je le vois comme un signe de ralliement aux barbus, un cache-sexe qui me fout les jetons parce que j'ai l'impression que celles qui le mettent en profitent pour me juger. Mais cette fille m'intrigue. J'ai envie de la comprendre. Pour exister, je me suis fondue dans le décor, elle s'est braquée avec férocité. C'est comme regarder une image inversée.

Nadera recouvre de sa main droite la mienne en secouant la tête de droite à gauche.

— Voilà, pfff... j'ai beaucoup pleuré, puis après, j'ai eu tellement pitié de moi que je suis passée à autre chose.

Avec l'index de sa main gauche, la moue dubitative, elle touille la mixture en faisant mine de mesurer la quantité d'argile. À temps, je bondis sur l'occasion pour rappeler mes droits :

— Vas-y, verse tout le reste, je vais m'en mettre moi aussi.  
Et j'enchaîne, soulagée :

— Bon maintenant, je crois que j'ai compris ton histoire mais dis, pourquoi tu t'exposes comme ça devant tout le monde ? Ça je le saisis toujours pas...

Nadera ne s'y attend pas. Elle se masse frénétiquement le genou, saisit une motte de ghassoul et se tortille quelques mèches de cheveux avec. Je fais de même. Et quand le pot est vidé, elle reprend la parole d'une voix basse :

— Écoute, c'est simple, quand je prie, je suis avec Lui, pleine de Lui, et grâce à ça je suis bien, mon être intérieur s'apaise, il trouve la paix. Et si j'ai le malheur de louper une prière, je sens le chaos m'envahir, comme si toutes les voix extérieures, les raisons de l'un, de l'autre, d'aujourd'hui, de demain, que sais-je encore, s'entrechoquaient et me laissaient comme une moins que rien.

— Et ça marche ?

— Ouais, bof, pas tous les jours... Mais au moins ça m'assure un calme minimum. Tu as bien vu qu'on nous méprise et que personne ne nous respecte, ici on leur fait peur, là-bas on leur fait envie. Notre vie, wallah, c'est un enfer !

— Mais c'est qui ce « nous » ? dis-je abruptement.

— Ben voilà, c'est ça. Il n'y a pas de nous, c'est bien ça le problème. Avec tous les tarés qui traînent, pfff... Tu comprends là, ou tu veux que je te fasse un dessin ?

Elle parle vite, sans faire de pause, comme si elle n'avait plus besoin de reprendre sa respiration. Elle me fixe de ses yeux perdus. Je reste un moment sans réagir. En réalité, je n'ai aucune certitude et tous les jours, je me pose les mêmes questions sur ma liberté si précaire et mon exotisme bien trop apprécié pour être honnête.

Sans parler, ni me demander mon avis, elle remplit un bol d'eau et m'aide à me rincer les cheveux tout en me malaxant le crâne du bout des doigts. Le geste me surprend, mais Nadera est si directe et maternelle que je me laisse faire. Pourtant à la seconde où je redresse la tête, je regrette illico ce moment de relâchement. Non, je ne veux pas que les rôles s'inversent. Ce n'est quand même pas cette petite qui va m'apprendre à vivre !

— Et toi, dis-moi, comment tu vas faire pour construire ta vie ? Tu ne vas pas me dire que tu pries et que ça te suffit, tu n'as plus à chercher l'autre...

Nadera lève des yeux glacés sur moi.

— Ah ouais, et il s'appelle comment ton mari à toi, Madame je sais tout ?

— Pierre. Mais pourquoi tu me demandes ça, pourquoi tu ne me demandes pas comment je m'appelle moi...

— Je te l'ai demandé tout à l'heure mais tu ne m'as pas répondu. Bah, je parie que tu t'appelles Sonia, ou Myriam, ou quelque chose dans le genre.

— Ben non, je m'appelle Leila !

Bien sûr, je ne lui avoue pas que je me fais appeler Lila depuis belle lurette. Mais mon ton me trahit, car d'une voix sèche, elle me lance :

— T'es quand même gonflée de me juger. Avec tes faux airs de bourgeoise ennuyée de la vie, alors que tout ça, c'est du baratin. T'es qu'une pauvre Leila qui s'est donnée à un Gaulois pour s'en sortir et trouver une place de macaque dans ce pays de malheur qui de toute façon ne pourra jamais saquer les Arabes, mis à part s'ils acceptent de jouer les larbins et... Je te choque, hein ! T'as pas l'habitude qu'on te dise tes quatre vérités.

Je me force à sourire, je suis sonnée, mais je ne veux pas lui montrer. Je fais comme si le coup n'avait pas porté.

— Faudrait que je demande pardon à la terre entière d'être ce que je suis, c'est ça ? Aux Blancs qui se sentent trop minables quand ils réussissent moins bien que moi, aux musulmans parce qu'ils ont cristallisé toute la haine sur eux... Oh, basta là ! Ce n'est pas de ma faute si tout le monde prend ton voile pour un encart publicitaire.

Après avoir craché ma pastille, je range lentement mes tubes Weleda. D'un coup, je me sens libérée d'un poids. Je viens de retrouver la parole. J'attrape une huile de ma pochette, dévisse le bouchon et hume la petite fiole en faisant mine d'apprécier l'odeur. Un silence nous enveloppe. Saisissant la trêve proposée, Nadera hoche la tête d'un air convenu et chuchote :

— C'est ça, c'est ça... Tu ne crois pas que t'en rajoutes un

peu trop là. Je ne suis pas si énervée que ça. Allez viens, passe-moi l'huile, je vais te faire un massage. Toi aussi, tu m'as l'air bien tendue.

Sans me faire prier, je pivote d'un coup sec, ravie de cette douce invitation à sortir du ring.

à propos de l'écriture “ s'ouvrir ”

Pour écrire, il faut s'ouvrir. Pour s'ouvrir, il faut avoir l'assurance que des yeux vous regardent, des oreilles vous écoutent et des cœurs battent pour vous. Pour écrire, il faut apprendre à écouter aussi. J'ai été tour à tour auditrice (souvent) et lectrice au WIP, et c'est grâce à ce jeu de rôle salvateur que la magie du lieu a opéré. J'ai lu deux extraits de *Lila Box*, certaines parties ont disparu depuis, d'autres ont migré vers d'autres récits. Mais l'essentiel est là. Les lectures et les retours, toujours bienveillants, m'ont aidée à faire cette mue : cesser de penser, juste raconter une histoire qui fait paoww...

### **Sabrina Kassa**

*Journaliste des invisibles, en particulier les chibanis et les Tsiganes, amatrice d'écriture longue et de récits dessinés, elle se lance dans la fiction avec la même envie de raconter ce qui se joue dans les plis du monde.*

